d'ores et déjà devotre décision aux chefs de famille que vous opprimez.

M. le préfet de la Seine prend ensuite la parole et débute ainsi :

« Je ne répondrai pas à une large partie des développements présentés par M. Riant. Je demanderai la permission de passer sous silence la question de savoir si l'enseignement laïque est préférable à l'enseignement congréganiste, ou si l'enseignement congréganiste est préférable à l'enseignement laïque, et cela pour une raison : j'aperçois en effet devant moi plus de soixante audieurs que je n'ai pas à convertir, et j'en aperçois trois que je ne convertirai pas. Ce serait temps perdu pour tout le monde. J'aborderai la question d'intérêt et de faits. »

M. le préfet de la Seine a parlé longuement ; les amis de M. Hérold veulent faire de cette lourde apologie de la laïcisation des écoles une réponse dédaigneuse à l'éloquente protestation de M. Riant ; ils se trompent ; il résulte surtout du discours de M. le préfet une flatterie envers le conseil municipal dont il a peur. Quoi qu'il en soit, M. Hérold a annoncé qu'il poursuivrait jusqu'au bout son œuvre de persécution contre la liberté des pères de familles.

« Cette laïcisation des écoles de Paris, a dit M. le préfet, vous le savez, messieurs, c'est la réalisation d'un principe qui, de tout temps, a été le mien, et j'y consacrerai tous mes efforts, tant que je présiderai à cette administration. »

Malgré les protestations de MM. Binder et Delpech, qui voulaient répondre au préfet, le conseil a clos ce long débat par l'ordre du jour pur et simple.

Toujours cette urbanité de bonne compagnie qui distingue le corps municipal de Paris.

La Fête de la presse

Le comité de la fête de Murcie s'est réuni samedi : Il a entendu la lecture du rapport de M. Comte, sur le programme complet de la soirée : la cavalcade, la fête de la ville de Murcie, et la *Verbema* ou vente.

Le plan proposé a été adopté, d'abord article par article et ensuite dans son ensemble.

La reine d'Espagne a fait transmettre par M. le marquis d'Alto-Vila, la lettre suivante à M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois* :

« Paris, 7 novembre 1879.

« Monsieur,

» Je vous remercie de votre lettre que je viens de recevoir, et je suis heureuse de m'associer aux efforts de la presse française en faveur des victimes des inondations de Murcie.

» Je vous prie, Monsieur, d'être mon interprète auprès des membres du comité, pour leur exprimer ma vive reconnaissance et leur demander de réunir leurs efforts aux miens pour amener le prompt succès de la Loterie nationale que M. le président a bien voulu, avec tant de bonne grâce et d'empressement autoriser sur ma demande.

» Recevez encore, Monsieur, mes remerciements et soyez bien assuré que je serai toujours heureuse d'associer mes efforts aux vôtres pour secourir les infortunes françaises comme vous avez été empressé et actif pour venir en aide à mes malheureux compatriotes.

« Signé : Isabelle de Bourbon. »

Le comité a immédiatement voté de respectueux remerciements à la Reine d'Espagne, que deux délégués auront mission d'aller lui présenter. Le journal dont à chaque instant libraires et marchands de province demandent d'avance des centaines d'exemplaires, promet d'avoir un tel succès que déjà il est question d'en publier un chaque année au profit des malheureux.

La proposition en a été faite directement par M. Vibert en son nom et au nom de tous les grands artistes littérateurs et peintres.

L'Angleterre et la Turquie

On lit dans le *Globe* du 6 novembre :

« D'après des informations «très-circonstanciées», que nous recevons de Vienne, le gouvernement anglais aurait l'intention de faire une exécution militaire dans le cas où la Porte ottomane refuserait d'obéir à ses sommations. On ajoute même que l'Angleterre a obtenu l'adhésion de toutes les grandes puissances, excepté celle de la Russie.

» La situation s'aggrave donc en Europe, même en admettant que ceci ne soit vrai que dans une faible mesure. Le Sultan ne peut pas, dans tous les cas, nommer Khérédine-Pacha au poste de premier ministre, car ce serait reconnaître la suzeraineté de l'Angleterre. On doit savoir, d'ailleurs, à Constantinople, que l'Angleterre «aurait de la peine» à exécuter sa menace. »

ROUBAIX-TOURCOING
et le Nord de la France

Election d'un Conseiller général
Canton de Lille Sud-Est
Inscrits : 4,665. — Votants : 3,082

MM.	Mariage	952 voix
	Werquin	505 »
	Chéry-Dumez	1,495 »
	Voix perdues	130

Il y a ballotage.

Un journal de Cambrai, le *Libéral*, constate que M. Achille Scrépel, député de Roubaix, assistait aux funérailles de M. Bertrand-Milcent.

Nous avons annoncé que M. Corne, sénateur du Nord, souffrait d'une indisposition qui l'obligeait à garder la chambre. Nous apprenons aujourd'hui que M. Corne est en pleine convalescence, et qu'il quitte à volonté la chambre, tout en jugeant pruden de ne faire aucune sortie en ville.

On annonce que les électeurs de la 2me circonscription de Cambrai, devenue vacante par suite de la mort de M. Bertrand-Milcent, seront convoqués pour la première quinzaine de décembre.

L'*Echo du Nord* annonce que la Société industrielle de Saint-Quentin vient d'émettre un vœu en faveur de la création à Lille d'une école des Arts-et-Métiers.

M. Fr. Masurel a fait remettre 300 francs, pour la caisse des Pompiers de Tourcoing, en remerciement des services rendus par eux, dans l'incendie de sa maison d'habitation.

La supérieure générale des sœurs de Ste-Thérèse dont le pensionnat avoisine la maison incendiée, a de son côté envoyé la somme de 500 francs.

La maison Danel de Lille vient d'éditer en brochure in-4°, tirée sur papier de Hollande, le récit de la réception faite le 2 octobre 1879 à M. Carolus Duran, par la municipalité et les habitants de Lille, ainsi que les divers discours prononcés en cette circonstance.

Cette plaquette, qui ne sera pas mise dans le commerce, a été gracieusement adressée à tous les organisateurs de cette fête. Elle est accompagnée d'un beau portrait photographique de M. C. Duran portant cette inscription autographe :

« *En souvenir du 2 octobre 1879.* »
« *Carolus Duran.* »

Nous apprenons que Mme Ernst, qui est attendue en Belgique, se propose de faire une station à Lille soit en y allant, soit à son retour.

M. Schmidt, licencié ès-sciences, préparateur de physique à la Faculté des sciences de Lille, est nommé professeur de mathématiques (2e classe) au collége de Dunkerque, en remplacement de M. Bounringhien, envoyé comme professeur d'enseignement spécial au collége de La Fère.

Deux ouvriers fileurs, deux Crésus, parait-il, Désiré C... et Louis L... ont joué gros jeu samedi soir, dans le cabaret de la veuve Quesnoy. L'un d'eux, que la deveine poursuivait, a cherché noise à son partenaire. La question, d'abord réglée à coups de poing, a été ensuite portée devant un agent de police. Les malheureux joueurs venaient se jeter d'eux-mêmes dans la gueule du loup. Il fallut exposer les causes de la rixe et l'agent, qui connait son métier, a dressé aux deux fileurs un double procès-verbal pour rixe et jeu d'argent dans un lieu public.

Une enquête est ouverte concernant une grave affaire : Un cabaretier de la rue du Collége, nommé V..., a créé, au préjudice d'un brasseur de Roubaix, des faux s'élevant à la somme de 800 fr. environ. Il a été arrêté.

La société de secours mutuels et du cercle de la Sainte-Famille, (Basse-Masure), offrira à ses membres honoraires une *Séance récréative* qui aura lieu le dimanche 16 novembre, à six heures précises du soir.

Le programme promet une soirée très attrayante. La première partie comprend un drame historique en trois actes : *La forêt de Grammont* ; la seconde, plusieurs chansonnettes, plusieurs exécutions musicales et un vaudeville en un acte, *Les deux Sans-Culottes*.

La *Société St-Joseph* de Tourcoing a donné hier, une bien intéressante soirée récréative. Beaucoup de membres du Cercle y assistaient.

L'*Espérance* s'est fait entendre dans deux chœurs qu'elle a rendu avec le même succès et la même habileté. La belle accentuation rhythmique de *Soirée d'Automne*, la souplesse de son ensemble choral, ont été saisis et exprimés à merveille. *Dans la Forêt*, le second chœur, on remarque de splendides parties de voix qui ont révélé dans l'*Espérance* d'excellents et savants chanteurs, ce chœur sans avoir la forme allemande en a le caractère impressionnant, vague et mélancolique ; toutes ces nuances ont été parfaitement marquées par la section chorale. Nous ne nous perdrons pas en éloges inutiles, nous féliciterons simplement son chef, M. Sinsoilliez, des résultats atteints ; ils sont grands.

Les solistes ont été très-applaudis. M. Joseph Degryse, dans sa belle romance du *Repentir*, a déployé une belle et bonne voix de baryton-basse, ample et sympathique. L'air de la *Juive* a été bien enlevé par M. Ch. Huard, dont la voix de basse est sûre et bien timbrée. La sentimentale romance, *Accueillez-moi*, mérite quelque considération, M. Debacker qui l'a chantée, est un ténor d'un organe agréable.

Nous avons le regret de ne pouvoir donner aucune appréciation sur le *sextuor*, arrangé d'après *Rigoletto*, par M. Geminick ; une seule audition ne suffit pas pour sentir tous les parfums qui semble s'exhaler de ce bouquet de fleurs musicales. Quant à l'exécution elle a été irréprochable. M. Joseph Waetjens qui y joue sa partie de flûte, s'était déjà fait remarquer dans un *air varié* rendu avec l'habileté pleine de délicatesse qu'on lui connait ; les cinq autres exécutants n'ont pas faibli d'une note. Ce morceau très-beau a été goûté et vigoureusement applaudi.

La chansonnette, cette partie obligée de toute bonne soirée, a eu pour interprète M. Emile Baisez ; nous n'en dirons pas davantage ; chacun connait la science comique de cet amateur.

Le piano était tenu, comme toujours à la *Société Saint-Joseph*, par M. Carlos Desurmont, dont le talent comme exécutant et comme accompagnateur est, avec raison, très-apprécié.

La soirée s'est terminée par une gentille opérette : le *Marché aux domestiques*, dont l'interprétation mérite des éloges. Tous les personnages ont été complets ; citons entre autres M. Auguste Dujardin (*Kerdec*), M. Emile Baisez (*Pataud*), M. Ernest Destombes (*Cabarousse*). La saine gaîté et la franche morale qui se dégagent de cette belle petite page d'opéra, en font un vrai régal pour le dilettantisme de bon goût.

Voilà encore une excellente soirée au bilan musical de la *Société Saint-Joseph*. Il faut surtout en féliciter son dévoué directeur, M. Félix Debuchy, dont l'activité et les soins se multiplient sans cesse, afin de donner du relief et de la prospérité à son œuvre.

Le tribunal correctionnel de Lille a condamné, samedi, à quinze jours de prison et 5 francs d'amende, Guillaume Rogemans, ouvrier tisserand de Wattrelos.

Rogemans avait été arrêté, la semaine dernière, à Roubaix, pour ivresse et outrage public à la pudeur.

La protestation de MM. les directeurs et contre-maitres de Lille contre les nombreuses assertions émise dans le Congrès de Marseille, sur les mœurs de la population ouvrière de Lille, vient d'être adressée à M. Delefortrie. Les contre-maitres de tous les établissements industriels l'ont signée.

Cette protestation nous débarrassera des élucubrations que M. Delefortrie a eu le tort et la simplicité de prendre à son compte et dont les secrets auteurs n'appartiennent nullement à la classe ouvrière.

Voici le relevé comparatif mensuel des opérations du conditionnement régional pour le mois d'octobre.

OCTOBRE	LAINE PEIGNÉE		LAINE FILÉE	
	1878	1879	1878	1879
Tourcoing	774.774k	1.169.562k	79.265	77.474 k
Roubaix	1.269.773	1.617.176	93.617	95.498
Reims	316.097	407.888	25.494	29.681
Amiens	[illegible]	[illegible]	[illegible]	7.260
Fourmies	131.137»	173.863	38.521	48.182
Totaux	2.658 870k	3.429.013	250.552	[illegible]

Saint-Omer. — Notre concitoyen M. de Neuville, cédant à des instances réitérées, vient de se charger pour une Société artistique anglaise d'un tableau qui reproduira la bataille d'Insalwana, où quatre cents Anglais furent écrasés par cinq mille Zoulous.

Cysoing. — Jeudi, vers deux heures du matin, un incendie s'est déclaré à Péronne dans une maison d'habitation occupée par les époux Duhamel. Tout a été détruit.

Les pertes, couvertes par une assurance, s'élèvent à 3.600 fr. On n'a pu, jusqu'ici, déterminer la cause de cet incendie. Les époux Duhamel étaient absents au moment où il a éclaté.

Avesnes. — L'éclairage public a fait complètement défaut jeudi et vendredi à Avesnes et le fait était d'autant plus fâcheux que rarement les nuits furent aussi noires. L'explosion d'une cornue avait mis l'usine dans l'impossibilité de produire la quantité de gaz nécessaire pour assurer à la fois le service de la ville et celui des particuliers.

— Valenciennes. — Un commissionnaire de cette ville, Emile Carlier, vient de périr malheureusement à Soissons.

Carlier, qui était parti pour accompagner un voyageur en cette ville, devint fou subitement ; pendant que la personne chargée de le ramener à Valenciennes prenait ses cachets à la gare, Carlier s'enfuit et disparut.

Ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le retrouva presque inanimé dans un fossé.

Transporté aussitôt à l'hôpital, il y mourut en arrivant.

— Armentières. — C'est la maison Yvoso Laurent (de la Somme) qui a mis une surenchère sur les établissements Delattre-Camblain et Cie.

— Houplines. — Le bureau télégraphique municipal, autorisé depuis quelque temps, vient d'être ouvert à Houplines.

— Douai. — M. Giraud, député de Douai, vient de perdre sa sœur qui a succombé hier presque subitement.

— Aire. — Le 8 courant, le nommé Dassonville, Regis-Constant-Joseph (amnistié), âgé de 45 ans, porteur d'un passe-port délivré à Paris le 31 octobre 1879, pour se rendre à La Gorgue (Nord), où il est né, a été arrêté par la police de cette ville, au moment où il se présentait à la Mairie pour toucher son secours de route, sous inculpation de menaces de mort contre une personne.

Il a été écroué par la gendarmerie à la maison d'arrêt de Saint-Omer.

Etat-Civil de Roubaix.

Déclarations de naissances du 9 novem. — Hélène Vergeylen, rue Decresme. — Gabriel Delporte, rue de Sébastopol, 41. — Auguste Verriest, rue de Lille, 183. — Florine François, rue du Grand-Chemin, cour Coqu, 5. — Alphonse Hequette, rue des Parvenus, 29. — Sidonie Mespreuve, rue du Tilleul. — Zoé Vandendorpe, hameau de Barbieux. — Martial Poulain, au Cul-de-Four, carrière Delcroix. — César Kindels, rue de l'Epeule, 190. — Noémie Delcroix, rue du Coq-Français.

Déclarations de décès du 9 novem. — Georges Wouters, 1 mois, rue du Parc, 1. — Amélie Hasbrouck, 76 ans, ménagère, rue du Quai, cour Malagie, 3 — Vandevel, présenté sans vie, rue du Pile. — Colette Daelman, 27 ans, soigneuse, Hôtel-Dieu.

Convois funèbres & Obits

MM. les Membres du Cercle Ozanam feront célébrer un OBIT, en l'église Saint-Martin, le mardi 11 novembre 1879, à sept heures et demie, pour le repos des âmes de Messieurs Emmanuel LAUMONIER, Edmond LEMERRE, Albert DUHAMEL, Willebaud WIBAUX, Franz MOELLER, Edmond DUHAMEL, Henri CARETTE. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Belgique

— Anvers. — On nous télégraphie d'Anvers :

« Une nouvelle grave met en émoi notre quartier maritime. Le commissaire maritime a reçu une dépêche l'informant qu'à bord du *Coringa* — trois-mâts anglais, venant de New-York et en rade de Flessingue — une mutinerie se serait produite. Les matelots auraient pris fait et cause pour un de leurs camarades puni pour acte de désobéissance et consigné dans les vergues.

» Ils auraient jeté le second par-dessus bord, et cet officier se serait noyé.

» Le *Coringa* arrivera ce soir en rade. Le commissaire du port et la police se rendront immédiatement à bord pour ouvrir une instruction sommaire et faire des arrestations, s'il y a lieu,

» Nous attendons d'autres détails. »

Gand. — Dimanche, vers 2 heures, s'est passé à Gand, au pont du canal de raccordement, un drame qui a eu des centaines d'assistants pour témoins. Deux individus pris de boisson se tenaient sur ce pont les bras croisés et appuyés contre le garde-fou. L'un d'eux, le nommé Joseph De Moor, perdant l'équilibre, tomba dans le canal. Le sieur Maes se jeta tout habillé à l'eau et parvint après bien des efforts à ramener De Moor à bord d'une barque qui se trouvait amarrée là. L'ivrogne, loin de témoigner de la reconnaissance à son sauveteur, tenta de se rejeter à l'eau ; sur ces entrefaites son frère était arrivé afin de le remettre à la raison ; une lutte s'engagea et l'ivrogne, parvenant à se débarrasser de ses étreintes, se rejeta à l'eau. Certes, tenter de le sauver après ce qui venait de se passer n'était pas tentant. Cependant un courageux citoyen, le sieur Neyt, au risque d'y perdre la vie, se jeta résolûment à l'eau et parvint à retirer l'individu. Cette fois-ci, afin de lui enlever l'occasion de recommencer un troisième plongeon, on lui lia bras et jambes et ainsi garrotté il fut transporté à son domicile. On rapporte que De Moor est atteint d'aliénation mentale.

— Gilly. — Un triste accident est arrivé, hier matin, à Gilly, dans une des fosses du charbonnage des Ardinoises. Un jeune ouvrier hiercheur a eu les deux jambes brisées par la chute des wagons produite sur un plan incliné par suite de la rupture du câble. Malgré tous les soins empressés qui lui sont prodigués, il est peu probable qu'il survive à la gravité de ses blessures.

— Ath. — La ligne de Saint-Ghislain à Ath sera inaugurée dimanche prochain. A cette occasion, il y aura à Saint-Ghislain un grand banquet auquel assisteront les hauts fonctionnaires de l'administration des chemins de fer de l'Etat.

— Antoing. — L'enquête au sujet du vol commis à la gare d'Antoing, continue. Le camionneur arrêté est un jeune homme de 24 ans. Il a été aperçu dans la station au moment du vol par trois jeunes filles. Néanmoins l'opinion publique se prononce énergiquement en faveur du prévenu.

— Places vacantes dans l'enseignement officiel et renseignées dans le *Moniteur* du 6 novembre :

Anvers 259 ; Brabant 377 ; Flandre occidentale 289 ; Flandre orientale 177 ; Hainaut 1017 ; Liége 229 ; Limbourg 25 ; Luxembourg 69 ; Namur 178. Total 2,607.

FAITS DIVERS

— Une dépêche de New-York annonce, d'après des avis reçus de Kingston, que de grandes inondations ont eu lieu à Jamaïque. On dit qu'une centaine de personnes y ont péri, surtout dans les districts de l'est de l'île. Les dégâts dont les routes et les récoltes ont souffert sont très-considérables.

— Tout récemment un agent anglais, dans le pays des Nagas, qui fait partie de la province d'Assam, M. Damane, a été tué par les montagnards soumis à sa surveillance.

Une note du *Times* donne les détails suivants :

Vers le commencement de l'année, dit la feuille anglaise, la demeure de l'agent politique dans les montagnes de Naga avait été tranférée à Kohima, où une estacade pour défendre la résidence et un aqueduc avaient été construits. M. Domant, l'agent politique, parait, d'après les relations qui nous sont parvenues, s'être rendu à Konoma, village à vingt milles au sud-est de Kohima, avec quatre-vingt cipayes, pour y saisir de la poudre de guerre.

Laissant la moitié de l'escorte dans la plaine au-dessous, il s'avança avec l'autre moitié jusqu'à l'entrée du village ; mais il en trouva les portes fermées. Les habitants firent feu aussitôt. Un des premiers coups de feu tua M. Domant, la balle ayant pénétré dans la tête. On ne sait pas si la garde a fait une résistance quelconque ; mais, ce qui est certain, c'est que tous ceux qui la composaient ont péri jusqu'au dernier.

Les Nagas ont alors marché sur Kohima, qui n'a qu'une garnison de cent hommes, tout à fait insuffisante pour battre les ennemis, mais qui, à l'abri de l'estacade, pourra tenir jusqu'à l'arrivée de secours.

Le principal danger à redouter est que les Nagas en viennent à couper les conduites d'eau qui alimentent le village.

Des renforts ont été expédiés en toute hâte de Gola-Ghat, et il n'y a pas de doute que les montagnards se dispersent à l'apparition des troupes. Les forces expédiées consistent dans un détachement du 44e d'infanterie indigène, et l'on espère qu'il sera à Kohima cette semaine.

— En Allemagne, le projet de la création d'une grande société de géographie, dans laquelle s'uniraient les sociétés géographiques existantes sans perdre pourtant leur autonomie, ce projet, parait-il, est en voie de réalisation. Cette idée avait déjà été émise lors de la réunion rassemblée pour fêter le cinquantième anniversaire de la fondation de la société géographique de Berlin. A la fête séculaire de Karl Ritter, qui a eu lieu récemment, les délégués des différentes sociétés allemandes de géographie ont été invités à formuler une opinion à ce sujet. Il en est résulté la nomination d'un comité de cinq membres chargés de préparer un programme qui sera soumis, l'été prochain, à un congrès général de géographie pour l'Allemagne qui sera, pour cet effet, convoqué à Berlin.

— Depuis vendredi soir, il n'a pas été apporté moins de 8,500 tonnes environ de harengs braillés dans le port de Fécamp. Les bateaux, qui ont tous profité de l'abondance du poisson dans les eaux de Yarmouth, sont revenus presque tous ensemble, à quelques marées près. Depuis de longues années, on n'avait vu pareille abondance. La campagne a fourni jusqu'alors 40,000 tonnes.

— Le docteur Nachtigal, le voyageur africain qui est en ce moment à Berlin, a reçu de Malte un télégramme disant que l'expédition de Gérard Rohls, après avoir atteint et exploré l'oasis de Koufara, a été attaquée et dévalisée.

M. Rohls et le docteur Antoine Stecker ont été forcés en conséquence de retourner à Benghasi, bien qu'ils espérassent recevoir aide et justice du gouvernement provincial ottoman.

— En 1857, Mlle Rachel, la grande tragédienne, quelques jours avant sa mort, léguait par testament à sa sœur Sarah une rente annuelle de 6,000 fr., dont le capital lui serait délivré en valeurs au perteur.

De son côté, Mlle Sarah Félix prenait l'engagement de ne jamais considérer que comme un dépôt le capital productif de cette rente, lequel capital, deviendrait après sa mort, la propriété « des enfants de sa sœur, ses chers neveux Alexandre et Gabriel. »

Mlle Rachel était morte vers la fin de l'année, les dispositions testamentaires qu'elle avait prises reçurent leurs exécution, et Mlle Sarah jouit de la rente qui lui avait été léguée jusqu'à sa mort, arrivée en 1877.

Deux autres sœurs de la testatrice Mlle Lia et Dinah Félix, ont attaqué le testament de 1857 en prétendant que le legs fait à Mlle Sarah n'avait eu pour but que de fruster les héritiers légitimes, au nombre desquels elles se trouvaient, au profit des enfants naturels qui n'avaient droit qu'à une part déterminée par la loi. Elles réclamaient donc à la succession de Sarah Félix les sommes dont elles prétendaient avoir été dépouillées.

Cette affaire est venue mardi devant le tribunal civil de la Seine, qui, après avoir entendu Mes Menesson et Lenté, a débouté Mlles Lia et Dinah Félix de leur demande.

— Une effroyable catastrophe a signalé à Woodward's Gardens l'ascension en ballon du professeur S.-W. Colgrove, l'aéronaute bien connu, et de son compagnon Charles-H. Williams, le directeur des amusements dans cet établissement public. Ces deux hommes ont péri, victimes de leur témérité, dans les circonstances suivantes :

Bien que l'ascension eût été annoncée comme devant avoir lieu dimanche à trois heures quarante-cinq minutes, une forte brise du nord-ouest s'étant élevée tout à coup avec une violence extraordinaire, tout faisait présumer que l'ascension ne pourrait avoir lieu dans de pareilles conditions. Plusieurs personnes avaient même signalé le danger à l'intrépide aéronaute. Mais en dépit de ces conseils prudents, il montait à l'heure dite, avec son compagnon, dans la nacelle du « Général Grant, » ballon dont la capacité est de 500,000 pieds cubes de gaz. Puis, après avoir donné le signal : «Lachez tout» l'aérostat, qu'une vingtaine de personnes avaient grand'peine à contenir au moyen de cordes fixées à terre, s'éleva d'un seul bond à environ 200 pieds de hauteur.

A cette altitude, le ballon se trouvant dans un nouveau courant, fut entraîné horizontalement et avec une rapidité effrayante dans la direction sud-est vers la baie. Un cri d'épouvante s'échappa de toute les poitrines, chacun entrevoyant le péril imminant qui menaçait les aéronautes.

Cette appréhension n'était que trop fondée, car, en traversant la rue Howard, entre Quatorzième et Quinzième, cinq ou six des cordes qui maintenaient la nacelle au ballon, se trouvant coupées net par les fils télégraphiques avec lesquels elles étaient venues en contact, la nacelle n'étant plus soutenue que par deux cordes seulement, chavira sur le côté. Et juste au-dessus de la rue Folsom, le malheureux Williams tomba lourdement à terre. Il fut tué sur le coup.

Le ballon, ainsi allégé, remonta de quelques pieds. Puis la dernière corde soutenant la nacelle où se trouvait cramponné le professeur Colgrove, étant venue à se rompre, le malheureux tomba à son tour sur le pavé de la rue Folsom à environ quinze pieds de distance de l'endroit où gisait le corps inanimé de son compagnon Williams Colgrove, bien que dans un état pitoyable, respirait encore. On le transporta à sa résidence, 123, First Avenue, où, vers cinq heures et demie, il rendit le dernier soupir.

L'aérostat continua sa course jusqu'à la jonction des rues Quinzième et Harrison, où il vint s'abattre définitivement. Au moment de la chute des infortunés aéronautes, une foule immense était accourue de tous les côtés comme pour jouir de la vue de ce triste spectacle. C'est à grand'peine que les docteurs parvenaient à se frayer un chemin pour arriver jusqu'à l'endroit où se trouvait étendus les corps des victimes, qu'il n'étaient plus possible de soulager.

Lors de l'enquête du coroner, il a été reconnu à l'inspection des cadavres que Williams avait eu le bras gauche cassé et portait en outre la trace d'une profonde cicatrice au front ; Colgrove ne portait la marque d'aucune blessure. La mort de ces deux hommes a été occasionnée par des lésions internes, produites par la chute de leur corps sur le pavé.

Le désastre Philippart en province. — De Breston écrit au *Figaro*, à la date du 7 novembre, que M. D. O. Sossa, banquier, directeur du Comptoir de Bretagne, s'est suicidé dans sa maison de campagne située à Keruscun, dans la banlieue.

Il s'était étendu sur un lit de fer et s'est fait sauter la cervelle avec un révolver qu'il avait acheté le jour même.

M. Sossa avait fait partir toute sa famille pour Bordeaux.

On attribue son suicide aux pertes énormes que les dernières baisses de la Bourse lui avaient fait subir.

Des évaluations, exagérées sans doute, portent son passif à plusieurs millions. Quoi qu'il en soit, il est certain que le petit commerce et les petits rentiers de Brest seront profondément atteints par ce désastre financier.

— On mande de Madrid. « Une trombe venant de la mer, a causé de graves dommages dans les environs du village de Rociana, province de Huelva, des toits ont été enlevés, des arbres déracinés. Les inondations ont détruit 22 maisons du village de Bedmar, province de Jaën. Il n'y a eu aucune mort à déplorer. »

— On écrit de Pesth :

« Un duel au pistolet vient d'avoir lieu entre le comte Zichy, ancien secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur hongrois et M. Asboth, rédacteur du *Napto*. Cette rencontre a eu lieu par suite de sa décision du tribunal d'honneur. La distance était de 30 pas. Aucun des deux adversaires n'a été blessé. On se souvient que le journal en question avait reproché au comte Zichy d'avoir abusé de sa position officielle pour se livrer à des spéculations plus ou moins avouables. On annonce un second duel de ce genre, M. le comte Szapary ministre des finances hongrois, aurait demandé satisfaction au député Pazmandy qui a élevé contre lui, dans une séance à la Chambre, des accusations semblables à celles qui ont été dirigées contre le comte Zichy.

— Une amusante aventure, rapportée par l'*Echo de la Dordogne* :

« Une fête avait lieu dans un château voisin. Parmi les invités, se trouvait un jeune et brave officier, qui s'était fait accompagner par son chien, magnifique épagneul, mieux dressé aux exercices de la caserne qu'à ceux de la chasse. Il était confortablement installé dans une des meilleures chambres du château, lorsque arriva inopinément une famille des environs pour y prendre séjour.

» Dans ces cas imprévus, les célibataires sont sacrifiés, et pour faire de la place, on relégua le capitaine et deux autres jeunes gens dans une pièce transformée en dortoir.

» La chambre de l'officier fut donnée à une charmante jeune fille, tout fraîchement sortie de son couvent et qui faisait son entrée dans le monde.

» Dans la nuit, le chien, peu satisfait de la promiscuité qu'on avait imposée à son maître, procéda à un réemménagement dans la chambre occupée par la jeune fille. Par quels procédés parvint-il à ouvrir les portes pour accomplir son œuvre ? C'est un mystère que personne n'a pu pénétrer.

» Le fait brutal, c'est que, lorsque M. T... entra dans la chambre de sa fille pour la réveiller, il trouva un pantalon rouge négligemment jeté au pied du lit et divers autres menus objets intimes qui déclaraient une profonde scélératesse. M. T... a la tête près du bonnet ; il prit les hardes, alla, furieux, les jeter à la tête de l'officier, qui attendait avec assez d'impatience ses effets ; il les croyait entre les mains d'un domestique attentif.

» Nous ne décrirons pas la scène et le scandale qui en fut la suite. Enquête faite, on découvrit l'innocence de l'officier et la culpabilité de l'epagneul. Seulement, l'aventure avait fait du bruit au château et l'on en jasait dans les environs.

» Pour couper court à tout commentaire, les châtelains aidant, on négocie un mariage qui va se faire d'ici à quelques jours ; et voici comment un jeune capitaine, grâce à la mauvaise éducation de son chien, a conquis une jolie femme et une jolie dot. »

VARIETÉS

LE SERGENT HOFF

On organise en ce moment une fête patriotique en l'honneur de ce valeureux soldat dont les prouesses tiennent de la légende.

. . . .

Le sergent Hoff est né en Alsace, dans le canton de Marmoutiers, à quelques kilomètres de Saverne. Plâtrier de profession, dès l'âge de quatorze ans, il quittait la maison maternelle pour commencer son tour de France. En 1856, la conscription le prit, et il entra au régiment. Il ne savait presque rien alors ; il savait un peu lire, un peu écrire, et encore en allemand ; c'est au service qu'il apprit le français. Aussi son avancement fut-il bien pénible ; il mit dix ans à passer caporal. D'ailleurs, par un curieux hasard, dans ce long espace de deux congés, il n'avait fait aucune campagne, et ce vieux soldat, qui, dès les premiers jours du siége de Paris devait déployer tant d'audace et d'habileté, n'avait jusque-là jamais vu le feu. Tout au plus avait-il passé quelques mois à Rome avec l'armée d'occupation. La guerre le trouva sergent instructeur à Belle-Isle-en-Mer, où était caserné le 25e de ligne. Qu'aurait-il fait ? On ne saurait dire, son devoir à coup sûr, car il passait pour un bon serviteur, discipliné et solide ; mais un événement imprévu vint tout à coup surexciter son énergie et décupler ses facultés. Vers le milieu du mois d'août, il apprenait par une lettre que son père, vieillard de soixante-quatorze ans, avait été pris et fusillé par les Prussiens en essayant de défendre son foyer. Heureusement la nouvelle était fausse, comme il le sut plus tard ; mais le coup était porté. Dès ce moment, la guerre devenait pour Hoff une question personnelle, le ressentiment privé s'ajouta en lui à cette haine indescriptible que tout Alsacien nourrit au fond du cœur contre les gens de l'autre côté du Rhin, et durant toute la campagne il ne songea qu'à venger son père. Il voulait partir sur-le-champ, fut-ce en simple soldat. On avait besoin d'hommes ; il put garder son grade. En quelques jours, il passa de Belle-Isle à Vannes, et de Vannes à Paris. Il fut incorporé au 7e de marche, partit pour Châlons avec le corps du général Vinoy, et, le 1er septembre au matin, il se trouvait en grand' garde en avant de Reims. On entendait dans le lointain gronder le canon de Sedan, et les détonations, se succédant sans relâche, disaient assez l'acharnement de la lutte. Bientôt arriva la nouvelle du désastre, puis l'ordre de battre en retraite. Il était temps. Les Prussiens entraient à Reims deux heures à peine après nous. Déjà la veille, aux avant-postes, une femme était venue dire que trois éclaireurs ennemis se reposaient dans une ferme voisines Hoff s'offrait à les poursuivre ; mais l'officier n'avait pas d'ordres. La bonne femme fut congédiée. Alors, seul, sans mot dire, pour la première fois insoumis, le sergent se lança dans la campagne. Il chercha pendant trois heures — il ne connaissait pas le pays — il s'égara, et dut rentrer comme il était parti. Les Prussiens, du reste, ne perdaient rien pour attendre.

. . . .

Aux pemiers jours de l'investissement, nos troupes, on le sait, ne dépassaient guère la ligne des forts, et l'ennemi s'était avancé bien au-delà des limites qu'il devait conserver plus tard. Le 7e de marche était alors posté en avant de Vincennes, mais n'occupait pas Nogent. Pendant la nuit, les éclaireurs prussiens poussaient des reconnaissances jusque dans le village, et quand ils passaient au galop, à la clarté de la lune, on voyait leurs ombres rapides se profiler sur ler murs, Impatient de venir aux mains, Hoff s'adresse à ses chefs ; à grand'peine il obtient l'autoisation, réunit une quinzaine d'hommes résolus, part à la tombée de la nuit, et, tournant le village, va s'embusquer dans un fossé le long de la Marne, en face des premières maisons de Bry. L'œil aux aguets, le fusil armé, on attendit quatre grandes heures. Tout à coup de Petit-Bry, sur le chemin de halage de la rue qui de la mairie descend vers la rivière, débouche un détachement de cavalerie : ils arrivaient en nombre, trois cents pour le moins, fumant sans défiance et causant entre eux ; les cigares de officiers brillaient dans la nuit.

C'était le moment. Au signal donné, les quinze fusils s'abaissent et font un feu de peloton. Surpris dans cet étroit espace entre le fleuve et les murs des enclos voisins, le Allemands ne peuvent ni avancer ni reculer ; les chevaux éperdus se cabrent, les cavaliers tombent, l'escadron se débande, nos hommes tirent toujours. Il y eut un moment de confusion indescriptible. Enfin des maisons de Bry sortent des fantassins qui commencent à riposter, en même temps quelques coups de feu éclatent sur la gauche. Craignant d'être tourné, Hoff donna l'ordre de la retraite ; lui-même quitte la partie le dernier. Le lendemain quand le jour parut, les Prussiens, comme d'habitude, avaient soigneusement enlevé leurs morts et leurs blessés ; mais une cinquantaine de chevaux jonchaient encore le terrain.

En se retirant, Hoff avait remarqué l'endroit d'où sur notre rive étaient partis des coups de fusil : là devaient être leurs grand'gardes. En effet, à l'abri des ruines du pont, ils avaient établi un poste de quatres hommes ; chaque matin, pour les relever, ils passaient la Marne en bateau. Le sergent résolut de s'en assurer. Un soir, seul cette fois, il se dirige vers la Marne, et, moitié rampant, moitié marchant, arrive sans être entendu. Accoudé à un tas de pierres, un Bavarois faisait la faction ; il regardait mélancoliquement couler l'eau et rêvait sans doute au pays. Hoff s'élance et lui fend le crâne d'un seul coup de sabre, puis il avise une sentinelle debout sur la rive gauche à l'autre extrémité du pont, il prend son fusil, et l'abat. Un Allemand accourt, tire sur le sergent, le manque, et tombe à son tour frappé d'une balle. Tout cela n'avait pas duré deux minutes. C'est ce que Hoff appelle son *premier Prussien*.

***

Un tel début méritait bien certains privilèges ; Hoff put dès lors s'écarter à sa guise et faire la guerre comme il l'entendait ; on lui confia quelques hommes pour l'accompagner. Du reste, il mettait grand soin à préparer ses petites expéditions, et, toujours le premier au feu, il exposait mille fois sa vie avant d'engager celle de ses camarades. Il partait seul, à la brune, le fusil sur le dos, un révolver au côté, le sabre nu passé dans la ceinture. Le long des haies, par les sillons, au fond des fossés, il se glissait, rampait sur les mains, à plat ventre, fouillant des yeux les ténèbres, s'arrêtant au moindre bruit, puis reprenant sa marche De temps en temps, il mettait l'oreille contre terre et écoutait.

Un arbre, une branche cassée, une pierre, des traces de pas sur l'herbe, tout lui était bon, tout lui servait d'indice ou de point de repère. Il s'approchait ainsi des lignes ennemies et observait à loisir. Parfois il était entendu. *Wer da, qui vive ?* criait la sentinelle. *Gut Freund, bon ami !* répondait-il dans la même langue, et le bon ami aussitôt sortait de sa cachette, tombait sabre en main sur l'Allemand surpris, et d'un seul coup bien asséné lui fendait le casque et la tête. Les coups de sabre ne font pas de bruit.

Certain jour sur la route pe Strasbourg, entre Nogent et Neuilly-sur-Marne, vers l'endroit qu'on appelle le Four-à-Chaux, deux cavaliers ennemis se trouvaient en reconnaissance. Hoff par aventure cherchait fortune du même côté. Au bruit des pas, il se dissimule derrière une palissade, tire son sabre et attend. L'un des uhlans avait mis pied à terre, et, laissant son cheval à son camarade, était parti en avant. Un à un, il suivait les arbres de la route, le dos courbé, prêtant l'oreille ; qu'on juge de son épouvante quand il aperçut à trois pas dans l'herbe deux yeux ardents qui le regardaient. Sans lui laisser le temps de la réflexion, Hoff fond sur lui, le tue raide, puis court à l'autre cavalier, qui, les mains prises dans les rênes, essaie en vain de se défendre, et l'étend mort également. Les deux chevaux partent au galop ; Hoff les a toujours regrettés.

Quelquefois, il est vrai, les choses ne se passaient pas aussi simplement : une sentinelle donnait l'alarme, le poste ennemi s'armait, il fallait jouer du fusil. Notre sergent est un excellent tireur, mais il n'aimait pas à prodiguer la poudre. — « Voyez-vous, me disait-il, il ne s'agit pas de tirer beaucoup. Deux, trois cents mètres, voilà la bonne distance ; à trois cents mètres, je suis sûr de mon coup. J'ai fait mieux que ça une fois, mais ce n'est pas le cas ordinaire. J'étais avec mon lieutenant dans une maison de Nogent, une petite maison rouge au bord de la Marne ; on voit encore les trois créneaux que j'avais percés près du toit. Tout en haut du viaduc, sur l'autre rive, nous aperçûmes comme un point noir ; à cette distance, quatre cents mètres au moins, on aurait dit une branche d'arbre. Le lieutenant prend sa lorgnette.

— Mais c'est un homme, un officier, me dit-il ; il y a quelque chose à faire. — Je regarde à mon tour ; avec la lorgnette, on le distinguait fort bien : un grand beau garçon, ma foi ! à favoris blonds, à casquette plate. Je voudrais le reconnaître, s'il vivait encore. Appuyé sur le parapet, il prenait des notes. Je mets la hausse à quatre cents mètres, j'épaule, je tire, il s'affaisse, et pardessus le parapet va rouler dans le chemin creux qui de chaque côté conduit au viaduc. Au bout d'un moment, un des leurs arrive pour le ramasser ; j'y comptais. Je tire une seconde fois ; l'homme ne tomba pas, mais la balle sans doute avait passé bien près, car il s'enfuit et ne reparut plus. J'attendis en vain jusqu'au soir. Ils n'osèrent enlever le corps qu'à la nuit. »